

Anne Castelbou

Les difficultés de maniement du transfert

Témoigner du désir de l'analyste, hors le dispositif de la passe, c'est témoigner de l'acte, et pas seulement dans le dispositif du contrôle mais aussi dans la transmission de la clinique.

C'est dans l'acte, produit par l'analyste dans le transfert, que s'éprouve pour l'analysant le désir de l'analyste, un désir qui permet d'orienter le maniement du transfert jusque dans l'émergence de ses difficultés.

Le désir de l'analyste et l'acte psychanalytique

Seul le dispositif de la passe permet de témoigner, pour celui qui s'y prête, du passage de l'analysant à l'analyste, de ce moment singulier d'émergence du désir de l'analyste.

Ce qui particularise ce désir c'est qu'il se fonde de la confrontation, dans sa propre analyse, avec la découverte de la limite du savoir de l'Autre. C'est ce désir qui permettra à son tour de se prêter à incarner, pour chaque nouvel analysant, un savoir dont l'analyste ne sait rien à l'avance, sinon qu'il est de l'Autre.

Se faire l'Autre du transfert, dans ces deux aspects d'Autre du savoir et d'Autre du désir, ne peut se faire, en effet, qu'après avoir vérifié la cause de son désir, dans cet objet qu'on a été pour l'autre. Cette vérification est au prix d'un chavirement de l'assurance fantasmatique, au prix de se confronter à un savoir sur le réel.

Le désir de l'analyste est bien le seul appui pour diriger et relancer une analyse. Le fait même qu'il serve à la relancer indique bien sa mise à l'épreuve par l'analysant, à chaque fois d'une manière singulière, dans les résistances à l'association libre aussi bien que dans celles mises à avouer les

fantasmes, dans les différents moments de la cure, jusqu'à ce terme où le savoir est dé-supposé à l'Autre .

« Le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et d'autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins... Ce qu'il ne peut lui épargner (précise Lacan), c'est ce désêtre dont il est affecté comme du terme à assigner à chaque psychanalyse ¹ ». Le désêtre a à voir avec le fait « que l'analyste ne supporte plus le transfert du savoir à lui supposé ² ».

Ce désir ne se repère, pour l'analysant, que dans l'acte posé par l'analyste, qu'il soit acte interprétatif ou de maniement du transfert.

« L'acte de l'analyste soutenu par ce désir force les abords du réel, contre l'horreur du sujet et en dépit de ses soupirs, violence dont les analystes ont horreur ³. » Le désir de l'analyste est un désir « anti-refoulement » contrariant le refus de savoir de l'analysant.

Pour Lacan, la spécificité de l'acte analytique tient au fait qu'il n'est ni pensé, ni prédictible, mais qu'il est produit de la position de l'analyste dans le transfert et que sa logique temporelle obéit à celle du contexte dans lequel il s'inscrit.

« Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère ⁴. » Acte fondé « d'une structure paradoxale de ce que l'objet *y* soit actif et le sujet subverti ⁵ ». Puis Lacan précise que l'analyste « se fait de l'objet *a*. Se fait, à entendre : se fait produire de l'objet *a*, avec de l'objet *a* » et que la logique de l'acte produit est celle « d'un avant et d'un après » ce qui l'a produit ⁶.

L'analyste n'ayant à trouver la certitude de son acte, seulement dans la structure du savoir en cause dans l'analyse :

1 · Lacan J., « Discours à l' EFP », 6 déc.1967, *Autres écrits*, Paris ; Le Seuil, coll champ freudien 2001, p. 273.

2 · Lacan J., Op.cit. p. 274

3 · Soler C., « D'une impasse à l'autre », conférence inédite, Rendez-vous international de l'EPFCL, juillet 2000.

4 · Lacan J., « Compte rendu sur le séminaire l'Acte psychanalytique », juin 1969, *Autres écrits*, opus cité, p. 377.

5 · Lacan J., « La méprise du sujet supposé savoir », 14 déc.1967, *Autres écrits*, Paris ; coll champ freudien, Le Seuil, 2001, p. 332.

6 · Lacan J., « Compte rendu sur l'Acte psychanalytique », opus cité, p. 379.

« Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir... le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte, et la béance qui fait sa loi ⁷. »

C'est cette « méprise » quant au statut du savoir qui amène l'analyste à devoir manier le transfert parce que le savoir qui lui est supposé n'est pas de lui, comme personne, mais de l'Autre (comme lieu des signifiants du sujet).

Le maniement du transfert et ses difficultés

Ce qu'il faut ensuite c'est que l'analyste rallume, en relançant l'association libre, ce n'est pas simplement le fait de parler de soi, mais celui d'amener le sujet là où la représentation de lui-même manque, là où il n'est « qu'un manque du sujet [...] c'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente, ni qu'il s'y dise, ni qu'il sache ce qu'il dit ⁸ ».

Si le transfert se manie, c'est du fait des obstacles que l'analyste rencontre pour installer le sujet supposé savoir, étant donné qu'il est lui-même, comme présence réelle, l'obstacle le plus sérieux au traitement par l'association libre.

« Tout psychanalyste débutant commence sans doute par redouter les difficultés que lui offrent l'interprétation des associations du patient et la nécessité de retrouver les matériaux refoulés. Mais il apprend bientôt à attribuer moins d'importance à ces difficultés et à se convaincre que les seuls obstacles vraiment sérieux se rencontrent dans le maniement du transfert ⁹ ».

Dans ses articles sur le transfert regroupés dans *La technique psychanalytique* Freud se demande pourquoi le transfert, en tant que surgissement et reproduction d'émois libidinaux sur la personne de l'analyste, est au service de la résistance à se remémorer.

La résistance renforce l'amour de transfert (un amour de transfert induit par la situation analytique elle-même) dont lui-même empêche la remémoration.

Freud met deux obstacles au déroulement de la cure : la résistance à dire, alimentée par l'amour de transfert et la résistance à guérir de son

7 · Lacan J., « la méprise du sujet supposé savoir », opus cité, p. 338.

8 · Lacan J., Op. cit. p. 334.

9 · Freud S., « Observations sur l'amour de transfert », 1915, *La technique psychanalytique* PUF, 1981, p. 116.

symptôme qu'il découvre à partir de l'émergence de cet au-delà du plaisir qu'est la pulsion de mort et qui entraîne la réaction thérapeutique négative, soit la rupture de la règle de l'association libre, soit la sortie de l'analyse, réaction provoquée aussi par le refus du sujet à se confronter à la castration.

Le maniement du transfert est envisagé ainsi par Freud comme un combat contre la résistance (qui se manifeste quand un complexe pathogène est approché ou quand le refoulé est prêt à surgir), il consiste à « contraindre (le patient) à intégrer ces émois dans le traitement et dans l'histoire de sa vie, à les soumettre à la réflexion et à les apprécier selon leur réelle valeur psychique » en utilisant au besoin la suggestion pour faire accomplir le travail psychique qui amènera le sujet à « améliorer durablement sa condition psychique ¹⁰ ».

L'analyste ne doit pas cependant reculer devant les manifestations transférentielles que la situation analytique a provoquées chez le patient, quitte à éprouver lui-même de l'effroi d'avoir ramené à la conscience les pulsions refoulées.

Le surgissement de cet amour de transfert permet en effet de découvrir, nous dit Freud, le choix objectal infantile et les fantasmes qui se sont tissés autour de lui. Il n'est gênant que dans la mesure où il rend le patient indocile au traitement et qu'il arrête les associations en mettant en acte ce qui aurait dû rester dans la remémoration.

« Il faut laisser subsister chez le malade besoins et désirs, parce que ce sont là des forces motrices favorisant le travail et le changement ¹¹ ». La difficulté de maniement fait ainsi partie intégrante de la poursuite de la cure, puisque « transfert et résistance » sont inextricablement noués.

Pour Lacan, le « maniement du transfert ne fait qu'un avec sa notion ¹² », c'est-à-dire avec la structure même du transfert qui actualise le lien du sujet au savoir refoulé, via la supposition de savoir endossée par l'analyste, et le rapport du sujet au désir, via le surgissement de l'amour de transfert.

La conception lacanienne du transfert, permettant que le maniement se centre sur un savoir qui circule en « tiers », entre le sujet et l'analyste, dégage le transfert de la conception qu'en font certains, seulement comme répétition.

10 · Freud S., « La dynamique du transfert », 1912, *La technique psychanalytique*, opus cité pp. 60 (et 58).

11 · Freud S., « Observations sur l'amour de transfert », 1915, *La technique psychanalytique*, opus cité, p. 116.

12 · Lacan J., « La direction de la cure », 10-13 juillet 1958, *Écrits*, Paris ; coll champ freudien, Le Seuil, 1966, p. 603.

Ce qui exige de l'analyste qu'il sache manier son savoir doctrinal de telle façon qu'il ne bouche pas l'émergence des signifiants du sujet, et qu'il sache résister aux demandes « d'explications de textes », des textes qui sont déjà des interprétations de l'inconscient (dites-moi ce que veut dire tel rêve, tel acte manqué, tel lapsus !)

Si le « comment dire » interroge l'analysant, car il se heurte à la difficulté de dire vrai, de savoir bien dire, bref à ce qui rend le signifiant toujours inapte à le représenter par rapport à ce signifiant primordial du refoulement originaire ; le « tout dire » pose aussi problème à l'analysant, car il ne lui échappe pas qu'il cache à l'analyste, certaines pensées, certains fantasmes. Le maniement du transfert doit faire émerger cette part « silencieuse » du savoir qui concerne « l'être » et qui lui échappe dans ce qu'il dit.

Comme le propose M. Silvestre : « il s'agit de faire converger la remémoration, façon de provoquer l'inconscient à produire une réponse (on parle jusqu'à trouver une réponse) et l'amour qui est également une provocation, non pas de l'inconscient mais de ce silence du sujet ¹³ » qu'il appelle le silence de l'être et qui a à voir avec sa jouissance.

Le silence est parfois la seule réponse à ce qu'a d'interrogatif la demande de savoir de l'analysant, ce silence que l'analyste se doit de supporter est la butée réelle de la limite du savoir de l'Autre.

Lacan nous recommande de préserver la place du désir du sujet, et surtout son interrogation sur le manque d'où il surgit. À la demande d'amour de l'analysant qui est le fond de sa demande primordiale de reconnaissance, l'analyste répond certes par le refus de répondre à cette demande, pour que repaissent les signifiants où la frustration de la demande d'amour est retenue. Mais il répond aussi en donnant sa présence ; le sujet a d'ailleurs le sentiment le plus aigu de cette présence de l'analyste dans les moments où il « ne peut que se taire, c'est-à-dire où il recule même devant l'ombre de la demande ¹⁴ ».

L'analyste incarne avec sa présence la seule résistance au transfert, provoquant certes l'arrêt des associations, mais incarnant aussi l'Autre du désir dans sa face énigmatique et relançant de ce fait même la construction du fantasme qui y répond. Ce réel que le fantasme masque, l'analysant recule en effet à en faire un savoir.

13 - Silvestre M., « Sur l'amour », 1983, *Demain la psychanalyse*, Paris ; coll champ freudien, Le Seuil, 1987.

14 - Lacan J., « la direction de la cure », opus cité, p. 618.

Pour Freud comme pour Lacan, le maniement du transfert n'est donc pas si libre que ça et fait surgir des obstacles que l'analyste ne peut éviter, puisqu'il y est impliqué.

C'est de quelques-unes de ces difficultés de maniement du transfert, dont je vais témoigner ce soir, avec les questions qui se sont posées à moi, dans l'après-coup d'un acte posé, et des effets qu'il a produits dans l'analyse d'une jeune femme que j'appellerai Diana.

Ces difficultés de maniement du transfert tenaient-elles à ce moment particulier du déroulement de l'analyse, à la structure de la patiente, à son rapport au désir ou au refus de savoir, à son rapport à la jouissance ou aux trébuchements de mon désir d'analyste ?

Diana est une jeune femme venue en analyse il y a quatre ans, avec une demande de savoir ce qui causait sa souffrance. Elle en avait elle-même une petite idée puisqu'elle rattachait à la mort de son père les symptômes de conversion qui étaient apparus peu après.

Elle souffrait de façon intermittente de paralysie d'un bras, ce qui la handicapait dans son travail d'écriture, elle ne pouvait accomplir toutes les tâches qu'elle devait faire dans sa fonction de secrétaire.

Ce symptôme, reconnu par elle comme non organique, la minait. Elle ne supportait plus les accès qui la prenaient sans qu'elle puisse y faire quelque chose ; que ce bras échappe à sa maîtrise lui était insupportable. Elle était obligée d'écrire en se tenant debout : son bras était tellement raide qu'elle ne pouvait le plier ; cette raideur du bras sera associée par elle à un pénis en érection, à celui de son père en l'occurrence.

Un père qu'elle décrivait comme dominateur, avec qui elle était sans arrêt en conflit. Elle dit qu'elle le défiait, au risque de prendre des « baffes ». Elle ne comprend pas ce qui l'a amenée à occulter, pendant une dizaine d'années, la mort de ce père redouté, ce refus masquant ainsi sa difficulté à en faire le deuil.

Le transfert sur son versant imaginaire : l'analyste comme autre insatisfaisant

Le maniement de transfert, dans le début de l'analyse de Diana, consistait en ce qu'elle n'utilise pas le transfert comme de la suggestion, en ce qu'elle ne s'identifie pas aux signifiants soulignés par les interventions de l'analyste, pour arrêter son appel au savoir. Un savoir qu'elle allait chercher dans le savoir doctrinal supposé à l'analyste.

J'avais droit à de véritables interrogations sur la théorie psychanalytique, questions qu'elle se posait à partir de l'énigme de ses symptômes de conversion, notamment, et comme je ne fournissais pas la réponse attendue, elle allait se servir sur Internet et les sites de psychanalyse.

Au fur et à mesure de ses associations, cette interprétation, faite à propos de son bras paralysé et durci en même temps, va prendre de plus en plus de consistance, jusqu'à l'amener à dire qu'elle a pris la place du père, s'expliquant ainsi que ce bras « mort » lui rappelle son père mort, et disant qu'il était « la sacralisation de tout son père, puis de toute son insatisfaction » à ne pas être aussi performante qu'elle ambitionnait de l'être dans son travail. Ainsi, elle se construisait un savoir sur le sens de son symptôme, lui donnant une signification phallique liée à sa problématique vis-à-vis de la fonction paternelle (identification à la castration paternelle), auquel il ne s'agissait pas de rajouter de la « jouis-sens ».

Cette « j'ouis sens », de ses interprétations, de toute façon n'entamait pas la « jouissance » de son symptôme. Les coupures interprétatives étaient mal supportées, le maniement de la durée, du nombre et du paiement des séances étaient toujours l'occasion de questionnements, de critiques, de négociations, de revirements, de demande de changements.

Bref, rien n'allait pour elle, dans ma façon de diriger l'analyse, jusqu'à ce que je finisse par repérer quelle place imaginaire j'avais pour elle, dans le transfert, celle du partenaire insatisfaisant, elle, qui ne pouvait soutenir son désir de réussite professionnelle que comme insatisfait. S'actualisait ainsi dans le transfert son désir comme insatisfait.

Elle m'entraînait sur le terrain de l'affrontement spéculaire, celui de la relation de domination qu'elle reprochait à son père, mais qu'elle disait aussi avoir adoptée, depuis la mort de celui-ci, avec ses proches, ses collègues de travail et ses supérieurs hiérarchiques (elle était en procès avec un de ses employeurs).

Affrontement dont l'analyste devait pouvoir se garder, pour ne pas laisser le transfert sur son versant imaginaire, c'est-à-dire d'être pris comme un petit autre et non comme un Autre ne devant son investiture que du symbolique.

Il n'était pas aisé de garder le cap, de diriger cette analyse sans dirigisme, comme nous le recommande Lacan dans son texte « La direction de la cure », tellement elle ne se laissait pas diriger. Elle s'est un peu calmée dans ses défis et ses reproches, après que je lui aie dit, qu'elle était venue certainement trouver l'analyste qu'elle cherchait.

Le transfert sur son versant symbolique : l'élaboration de savoir sur la féminité

Au bout de deux ans d'une analyse à rebondissements, avec quelques interruptions dues à des périodes de chômage, après un licenciement, elle va s'interroger pour la première fois, sur ses « dire » mêmes, autour du lien construit entre son symptôme de conversion et la mort de son père .

« À sa mort, j'ai pris sa place auprès de ma mère, je me suis occupée d'elle non sans la rudoyer. Comment peut-on prendre la place de quelqu'un ? » me demande-t-elle.

Comme je ne réponds pas, elle enchaîne : « parce que le vide qu'il a laissé était insupportable ! à l'approche de sa mort, je me sentais foutue, condamnée, j'avais le sentiment d'être condamnée à mourir, de ne plus avoir de vie propre. Après sa mort je n'ai pas fait le deuil, j'ai occulté sa mort, j'avais le vide pour qui ? pour quoi ? après sa mort je me suis coupée de ce qui me distinguait de lui, c'était vital d'être lui, j'ai pris sa place, pourquoi j'exhibe ce bras durci ? j'avais envie de me mutiler ; il s'en va, celui qui vous a manqué ! mon côté combatif est parti avec lui, ce qui est arrivé ensuite c'est la peur, d'aller voir les gens, la peur paralysante, celle de se planter, d'envoyer une lettre, ça s'est un peu atténué mais je l'ai encore. »

Cette énonciation, à la structure grammaticale compliquée et équivoque, fait entendre que le manque ressenti vis-à-vis du père était certainement antérieur à sa mort.

Que dit-elle du père qui est parti, et qui lui a manqué après sa mort ?

C'est bien le père, comme soutien de son désir, qui a disparu, emportant, lors de sa mort, son côté combatif avec lui, soit l'enjeu phallique autour duquel tournait son désir de réussite, une réussite scolaire qui l'a amenée jusqu'à des études supérieures. Le père, personnage omniprésent et tyrannique de son enfance, qui rabattait sur de la « suffisance », sa réussite (tu te prends pour qui ?) étant donné qu'il était lui-même un illettré : « il ne voulait pas céder sur son besoin de me dominer ! ». Ce père dominateur, à qui elle dit s'identifier maintenant.

Que dit-elle du père qui lui a manqué, avant sa mort ? « il ne me voyait pas, dira-t-elle, mon problème de reconnaissance venait de là. »

Elle le défiait, aussi pour mieux se faire remarquer de lui et guetter dans son regard les signes qui pouvaient lui faire accepter sa féminité. Il ne reconnaissait sa féminité que du côté du ravalement à un objet de convoi-

tise sexuelle des hommes, il la rabaisait sans arrêt en la traitant de « pute », dès qu'elle se maquillait ou faisait des efforts de coquetterie, elle qui était la plus jolie des filles de la fratrie.

Le reproche adressé au père était donc du côté d'un « manqué » dans la reconnaissance de sa féminité. Elle dira plus tard que son sexe la dégoûte, comme l'avait dégoûté celui de sa mère aperçu dans son enfance au hammam.

Quelques séances plus tard, elle va pour la première fois se plaindre de ne pouvoir éprouver de plaisir avec les hommes. Ce qu'elle découvre, dans les séances suivantes, c'est qu'elle ne se laisse pas pénétrer par eux ; pour les raisons qu'elle invoquait jusqu'alors :

- l'obéissance à des préceptes culturels et religieux, ce qu'elle interprétait comme une position sacrificielle vis-à-vis du père, offrir sa virginité à son père jusqu'au mariage,

- l'identification au refus maternel de céder aux demandes pressantes du désir sexuel du père.

Ce refus de la pénétration, en fait, lui permet de tenir les hommes en haleine, d'être maîtresse de leur désir, de l'exciter pour le repousser à sa guise.

Cette jouissance ressentie à dominer ainsi leur désir l'empêche de consentir à être en position d'objet de leur désir, par crainte d'être « leur pute » (ce qui la renvoie à ce que lui avait dit le père à l'adolescence, quand il l'avait surprise avec un de ses copains).

C'est alors l'aveu et la reconnaissance de cette jouissance parlée dans son analyse, qui la fait souffrir et l'amène, dit-elle, à se priver de la rencontre avec des hommes pour se mettre à l'abri de cette jouissance qui tout d'un coup se met à la dégoûter doublement : de ne pas pouvoir jouir d'eux sous la forme du plaisir sexuel, et de jouir de vouloir dominer leur désir.

Elle se met alors à reprocher à l'analyse la responsabilité du désespoir qu'elle éprouve, et sa panne de désir dans presque tous les domaines de sa vie, dit-elle, et surtout elle fait état de ses envies de se supprimer. Dans le même temps, elle réclame des séances supplémentaires, me faisant des reproches sur mon peu de disponibilité à sa demande, et provoquant mon désir de la recevoir. Les séances supplémentaires accordées, devenaient de plus en plus silencieuses, son mutisme était surtout l'occasion de donner à voir, plus que de dire son désarroi grandissant, les idées de suicide remplissaient les séances.

**La manœuvre de transfert :
un acte de refus posé pour contrer la jouissance**

Lors d'une séance où elle répétait qu'elle « voulait en finir », elle me fait alors une nouvelle demande de séance supplémentaire, à laquelle cette fois-ci, je ne vais pas répondre, malgré ma crainte d'un passage à l'acte.

Ce n'est que, dans l'après-coup de cet acte de refus à sa demande, que j'ai compris que j'avais appuyé mon acte sur mon désir d'interroger sa demande ambivalente d'en finir.

Demande que je pouvais aussi entendre comme une demande d'amour, amour attendu comme réponse de l'analyste vis-à-vis de son désespoir causé par sa confrontation à un savoir nouveau (faites un peu plus de cas de mon désespoir, faites-moi plus de place).

Avec quoi voulait-elle en finir, elle qui demandait une séance supplémentaire ?

En finir avec son existence même ?

En finir avec ce savoir acquis dans son analyse non sans douleur existentielle ?

En finir avec la jouissance de son symptôme ? elle qui ne semblait pas vouloir en finir avec son analyse ?

« C'est l'ambivalence de l'afflux des sentiments qui nous permet le mieux de comprendre l'aptitude des névrosés à mettre leurs transferts au service de la résistance ¹⁵. »

J'ai parié, par cet acte de refus de sa demande, sur ce que la frustration de la demande permet à l'analyste de faire surgir, dans l'en deçà et dans l'au-delà de la demande, de la problématique du désir. Pari qui était un peu risqué, et qui ne m'a pas laissée tranquille.

Je me suis demandé, avant qu'elle ne revienne, si c'était la meilleure manière de relancer l'élaboration de savoir, dans ce moment où elle faisait de sa vie un enjeu pour l'autre.

Là où elle suppose que l'analyste veut qu'elle fasse don de la jouissance de son symptôme, elle propose de mettre en jeu son existence, car faire de sa jouissance un savoir supposerait qu'elle y renonce, ce qu'elle ne peut encore faire, car cela la confronterait à la castration.

15 - Freud S., « La dynamique du transfert », opus cité, p. 59.

Les effets de l'acte

Elle revient furieuse, la séance suivante, et va parler longuement de la demande de séance refusée :

« Votre indifférence c'est la pire, le fait de demander une séance de plus c'est aller plus vite soit vers la vie soit vers la mort. Vous répondez toujours à côté ! Je veux démissionner de mon boulot c'est pour ça que je veux des séances supplémentaires. Je n'attends rien de vous. Je veux en parler c'est tout ; je ne sais pas ce qui me retient ; la peur de me retrouver sans rien ? en même temps démissionner, j'ai un plan dans la tête, je me suiciderai ou je ferai la pute. Je me tuerai, mon désir de la mort sera plus fort. Je n'aime pas qu'on me dise non ! »

Derrière les manifestations dénégatives de son amour de transfert, commence à se dessiner sa position fantasmatique face au désir imputé à l'autre, dans le transfert.

Elle parle alors d'un « sentiment d'implosion », ressenti après l'acte de refus opposé à sa demande, qu'elle associe à ce qu'elle a ressenti après la mort du père.

« Je me sentais plus que tirillée prête à exploser, je ne savais plus qui j'étais, ce que je voulais, sinon aller au clash ! Je me sens à la place de celui qui commande, qui veut se faire respecter. Soumettre les autres les faire plier ; ce sentiment d'implosion, je l'ai revécu après votre refus de m'accorder une séance de plus. »

C'est la première fois qu'elle parle de ce qui cause sa division subjective, ce qu'elle recouvre, et qu'elle s'en plaint :

« C'était latent mais moins violent que comme je l'avais vécu quand il était mort. Au-delà de mon père, il n'y avait rien. Qu'est-ce qu'il y a après sa mort : le divin ou le rien ? C'est le rien qui m'a fait trembler ! Ce néant, ce vide, c'est ce que j'ai ressenti à sa mort. J'étais suspendue entre la vie et la mort ; j'ai pensé que vous n'en aviez rien à foutre de moi, de ma vie, que vous étiez dure. »

Elle dira quelques séances plus tard combien la « dureté » de la position de son analyste, lui refusant sa demande, l'a affectée dans son sentiment de ne pas être grand-chose (d'autre qu'un déchet, voire une « merde ») ce qui lui a ensuite permis de parler de son fantasme de ne pas se sentir à la hauteur, notamment dans les situations où elle était sous le regard des hommes, mais aussi vis-à-vis d'une collègue de travail qui

réunit toutes les qualités féminines qu'elle voudrait avoir.

Cet acte de refus l'a confrontée à ce « manque » de désir pour elle, manque de désir transféré sur son analyste, la renvoyant au manque de réponse de l'autre sur le « rien » de ce qu'elle s'éprouve être, comme femme vis-à-vis des hommes, avec qui elle se place en situation de rivalité phallique.

On voit qu'elle met le père ou le divin pour boucher cette question du vide, et sa propre question sur ce qu'elle est, sur ce que lui veut l'Autre. Elle témoigne à sa façon de « la nécessité de mettre le père, comme Freud le fait avec la fonction paternelle, comme signification de la butée où le désir trouve sa condition, butée nommée castration... Pour Lacan, c'est le père mort, qui signifie via le nom du père, qu' il n'est que la parure sinon la parade signifiante, par rapport au manque de l'autre ¹⁶. »

Le père mort est pour elle la marque du manque de l'Autre, ce « néant », ce « vide », de ce qu'elle est comme femme, et la marque de ce qu'elle a refusé aussi, en refusant la mort du père.

Elle amène ensuite sa position fantasmatique : ce qu'elle veut, dit-elle, c'est dominer l'autre, pour ne pas se soumettre à être un objet ravalé, mais ceci n'est pas sans la diviser, au risque que cette « implosion » se réalise dans un passage à l'acte suicidaire.

Dans les séances suivantes et jusque dans celles de ces derniers jours, elle va donc relativiser les interprétations faites jusque-là, de son symptôme de conversion pour se questionner : sur la contradiction entre cette identification à ce père « jouisseur », qu'elle dit « avoir porté dans le bras » et sur le fait qu'elle ne jouissait pas avec les hommes comme il jouissait avec les femmes, réalisant ainsi que c'est de sa position de vouloir faire l'homme qu'elle ne pouvait jouir à se faire leur objet de désir, sinon à se sentir ravalée, à être leur pute, leur objet de jouissance .

Sur le lien entre cette paralysie du bras, l'empêchant d'écrire comme elle aimait tant le faire avant la mort du père, passion d'écriture qui irritait ce dernier au point de faire surveiller par le frère ce qu'elle écrivait, et l'alphabétisme du père. Elle s'est demandé lors d'une séance récente, pourquoi c'est son bras droit qui est paralysé et pas le gauche, et se met à entendre l'équivoque relevée sur « être le bras droit ».

« Etre son bras droit ! », c'est ce que lui avait demandé, peu de temps

16 · Silvestre M., *Demain la psychanalyse*, opus cité.

avant sa mort, son père qui avait enfin reconnu, quand elle était à la fac, sa brillance intellectuelle et c'est aussi ce qu'elle avait essayé d'être, depuis la mort du père, avec tous ses supérieurs hiérarchiques, non sans dénoncer la fausseté de cette situation, puisqu' elle n'était pas reconnue financièrement dans cette fonction.

« Ça donne le sentiment que vous avez le pouvoir, ça s'arrête là, à l'illusion que vous en avez ! »

C'est bien le désir de l'analyste, qui a permis à cette jeune femme, d'approcher ce moment de confrontation à son rapport à la castration, pas sans la faire trembler ; voire sans réactiver son rapport à la pulsion de mort, confrontation douloureuse mais nécessaire, pour qu'elle puisse continuer son élaboration de savoir sur sa féminité.

Amener son analysant jusqu'à cette confrontation avec l'horreur d'un savoir sur la castration, n'est pas d'ailleurs sans éprouver le désir de l'analyste. Si l'analyste à ce moment-là, peut avoir le sentiment de « trébucher », de ne pas se sentir à la hauteur de son acte, voire de réveiller ce que lui a coûté, en résistances, ce gain pourtant obtenu dans son analyse sur le refoulement, c'est bien ce gain obtenu, qui soutient son acte. ■